

Noah

Matthieu BIASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Couverture crédits photos Adobe Stock | Theartofphoto – réf. 240219504 / Ok – réf. 258629122 / Lightfield studios – réf. 218058050| oksanka – réf. 37819601 Matthieu Biasotto © 2020.

Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-359-3872-7

Playlist

L'écriture et la musique sont pour moi intimement liées, j'ai imaginé chaque scène sur des morceaux précis, parfois des titres connus, souvent des pépites plus confidentielles. J'ai vibré au son de chaque mélodie, brossé le moindre tableau au rythme des basses et je crois que les mots posés avec ce cocktail unique ont décuplé l'émotion de chapitre en chapitre. Pour te faire partager ce que j'ai ressenti et t'inviter à une expérience plus immersive, je te conseille d'avoir la playlist « Noan » sous la main. Que ce soit pour écouter les pistes ponctuant les chapitres ou pour prolonger le plaisir après la lecture.

Tu trouveras régulièrement un QR code à scanner avec ton smartphone renvoyant vers les chansons qui enveloppent le texte, le tout disponible sur la plateforme YouTube. Mais tu peux aussi accéder à l'ensemble des morceaux composant ce livre avec la Playlist ci-dessous.

Bon voyage. Matthieu.

Lien de la Playlist complète et QR code à scanner :



Prologue

Pythron



Le silence frais suintant des vieilles pierres se heurte au bruit de mes semelles sur les tomettes. On ne perçoit que le couinement à peine audible d'une petite proie innocente et blanche. Suspendue par la queue, elle semble résignée entre mes doigts, à moins qu'elle ne soit trop terrifiée pour se débattre. A-t-elle tout à fait conscience que ses chances de sortir d'un terrarium en un seul morceau avoisinent le zéro ? Les souris peuvent-elles ressentir leur dernière heure approcher ? Je n'en sais rien, et à voir celle-ci pendre au-dessus des écailles d'Epsilon, j'imagine qu'elle n'aura pas le temps de se poser la moindre question tant l'instinct de prédation transpire entre les parois de verre. Offerte à lui, elle ne se sentira probablement pas partir, ces choses-là vont en général très vite.

Enroulé paisiblement autour d'une branche comme pour se fondre dans le décor, mon vieil ami manifeste un intérêt qui se précise, le festin est à sa portée. *Cible verrouillée.* Dressé entre les végétaux, glissant sous la lumière mauve, il donne rarement dans la dentelle et ne fait pas de cadeau. Nous avons ce trait de caractère en commun lui et moi. *Impact.*

Son unique morsure n'est que défensive, bien que létale pour le rongeur sacrifié, un mouvement aussi vif qu'un battement de cils. C'en est terminé, le serpent enroule implacablement ses anneaux autour de son repas, quelle qu'en soit la taille. Redoutable et méthodique, sans concession. Les constrictors étouffent leur victime, ne lâchent jamais, jusqu'à obtenir une victoire totale. Cette efficacité fascinante m'attire chez eux, alors pourquoi j'ai l'impression d'être à la place de cette souris aujourd'hui ?

Tandis que je finalise le nœud de ma cravate ridiculement bariolée, je tente de ne pas prêter attention à celui qui se forme étrangement dans mon estomac à l'approche du rendez-vous. Juste à côté de la salle de bains, la petite proie disparaît peu à peu, avalée consciencieusement par le plus ancien reptile de ma collection. Avec la même application que pour réprimer mon souffle soudainement fébrile, j'élimine le moindre pli sur mon pathétique costume crème qui est loin d'avoir la coupe de mes complets Prada. Je déteste porter un t-shirt sous une chemise, mais j'imagine qu'il faut être enclin à quelques concessions dans mon cas. Respirant un grand coup, je délaisse Epsilon qui digère, avec une pensée pour un être cher. J'espère seulement qu'il acceptera enfin de me voir, de me parler. De me pardonner.

Une fois mes clés en main, j'enfile une paire de Rayban derrière lesquelles j'observe le balcon de ma chambre tout en nuances de sépia, une vue donnant sur mon royaume, à l'abri d'une société que je ne comprends plus. Alors que le jour dessine des ombres franches sur les murs anciens et les dalles usées, je foule ma terrasse pour balayer du regard le panorama d'un bout de terre paisible. Dehors, des oliviers caressés par les alizés tièdes et les essences de citronniers se dressent au pied des reliefs grecs qui se détachent d'un ciel absolument bleu et plongent dans une mer s'étendant à l'infini. Profonde inspiration, pour mieux chasser l'appréhension à l'idée de remettre le couvert. Retour à l'intérieur où mon goût pour les belles choses dénote avec le style que je suis obligé d'adopter. Si j'en crois

mon reflet dans la glace afin de m'examiner une dernière fois, j'ai l'allure d'un figurant tout droit sortie d'une série B allemande.

Le regard attaché au miroir face à mon lit, je suis troublé par la moustache factice répondant à la couche de Pento qui graisse mes mèches brunes plaquées en arrière. Un nom d'emprunt, une identité temporaire, quitte à devoir arborer des faux airs de Freddy Mercury dans un costard piqué à l'inspecteur Columbo : c'est le prix à payer à chaque fois que je dois me rendre dans l'Attique, du côté de Korydallos. Plus exactement, les rares fois où j'ai l'impression de passer du statut de boa, à celui d'un rat en sursis. J'ai beau me répéter que cette fois est la bonne, difficile d'être à l'aise dans un parloir en haute sécurité, surtout avec le job que je fais. Les activités reprennent et je vais être en retard, je prends la porte. *À très vite Epsilon.*

*

Au volant d'une modeste citadine de location, mon trajet incognito m'impose d'éviter les artères Athéniennes où la vie pulse de bars en musées. Plus j'avance, et plus je suis dans la peau d'un mulot pris au piège. Loin des quartiers animés, le navire blanc et fissuré aux murs d'enceinte surmontés de barbelés donne le ton, voilà ma souricière. Une part de ma conscience couine comme le gueuleton servi à Epsilon quand je coupe le moteur sur le parking dédié aux visiteurs. Parce que derrière ces miradors, le principal complexe pénitentiaire du pays me réserve des bruits de grilles sordides et un protocole pas vraiment accueillant.

Un formulaire, mes faux papiers, un sourire sous ma moustache et me voilà dans les entrailles de la prison. Le long du couloir au carrelage sale et blanchâtre, mon poulx cogne d'un son lourd à la manière d'une corne de brume, je déglutis dans un vacarme d'insultes, de violences primaires, et de menaces de mort sur les talons d'un maton me guidant jusqu'au parloir.

Lorsque j'aperçois mon reflet dans la vitre de sécurité, je réalise que je pourrais très bien être de l'autre côté à l'heure qu'il est. Et quand je me rends compte que le siège est vide, que la porte des détenus reste close, j'ai l'appréhension d'être éconduit une nouvelle fois. Pourtant, après un bip strident, le cliquetis des serrures précède son arrivée. Affublé d'un jogging en nylon aux taches douteuses, il se fige un instant, durant une seconde qui me fait terriblement mal. Un peu comme son regard qui me condamne sous ses cheveux mi-longs. Shift hésite un moment, grattant sa barbe vieillissante, il observe le gardien mais semble abandonner l'idée de retourner tout de suite en cellule. Je m'accroche à son soupir, il m'a reconnu alors que je le trouve méconnaissable. Il est affaibli, blessé au visage, plus vraiment lui, mais ça ne m'empêche pas d'avoir toujours la même admiration à son égard. Je l'imité et m'assois sur le tabouret, du côté de ceux qui ont quelque chose à se reprocher. Sa mâchoire se serre sous sa pilosité hirsute, mon cœur en fait de même, parce que je m'en veux. Shift referme ses poings, les écrasant lentement sur ses genoux, et dans ses pupilles claires j'ai l'impression que son dégoût refait surface.

— Python... J'aurais dû me douter que tu allais remettre ça sous un autre nom. Pathétique déguisement.

— Tu me refuses la moindre visite. Je m'adapte.

— C'est parce que j'ai rien à te dire.

— J'avais besoin de te voir.

— Ben voilà, tu me vois. Content ?

Machinalement, j'effleure le bracelet que je porte au poignet. Un simple fil rouge identique à celui qu'il portait lui aussi, il n'y a pas si longtemps. Il est le seul devant qui je baisse les yeux, pourtant du bout des lèvres, je me risque à prendre des nouvelles. Il faut que je sache.

— Comment tu te sens ?

Ma voix est plus grave que d'habitude, ma gorge plus sèche, je cherche à croiser ses pupilles mais sa colère m'esquive

systématiquement. C'est difficile de voir un proche incarcéré, surtout quand on en est la cause. Je rejette cette idée pour garder une certaine contenance et triture ma chevalière avant de prendre sa réponse cinglante en pleine poire.

— Comment je me sens ? Comme un mec qui a pris 8 ans ferme et qui se fait narguer par celui qui a tout fait foirer.

— Je suis désolé, Shift. Je ne suis pas ici pour me pavaner.

— Tes excuses, tu peux te les carrer dans le cul avec une poignée de sable.

Les mots sont durs, aptes à fendre l'épaisse couche de plexiglass qui nous sépare. Un peu amer, vraiment blessé, mon regard glisse sur les autres détenus dont les sourires en disent long sur la joie de parler à une personne de l'extérieur, contrairement à mon mentor qui s'approche pour reprendre de plus belle en me désignant d'un mouvement du menton.

— Et c'est quoi ce look de merde ? Un revival de Queen ?

— Je ne peux pas venir ici sous mon vrai nom, tu le sais.

— Et je sais à présent que la moustache sur ton visage, c'est à chier. On en parle de tes lunettes ? C'est quoi ce costume, sérieusement ?

— Shift, écoute... Si je prends le risque de venir en personne, c'est que je tiens à savoir qu'on te traite bien ici. J'ai payé des matons pour te protéger.

— Tu vois ma tronche ? Je ne sais pas à qui tu graisses la patte, mais ça ne marche pas.

Un regard en coin vers le gardien, je m'incline vers la vitre et me confie à voix basse.

— Je rallongerai les fakelaki¹, je refuse qu'on s'en prenne à toi.

— Vous êtes trop bon, mon seigneur !

— Ne le prends pas si mal, je fais de mon mieux.

¹ « Petite enveloppe » terme se référant à la corruption de fonctionnaires et d'entreprises privées.

— De ton mieux ou pas... Tes enveloppes ne peuvent rien, gamin. On fait de moi un exemple, j'ai aucun traitement de faveur. Peu importe le montant de tes pots de vin ou à qui tu laisses des dessous de table...

— Ce pays est corrompu jusqu'à la moëlle. Tout le monde a un prix, je n'ai pas de limite.

— Tu vois cette balafre ?

Tirant sur le col de son survêtement, il me dévoile une cicatrice encore fraîche et accompagne le geste d'un « planté au réfectoire sous les yeux des gardiens ». Le maton posté devant la porte ne bronche pas mais tend l'oreille. J'accuse le coup et Shift croise ses bras en me crucifiant d'un regard noir.

— On a fini du coup ? Parce que contrairement à toi, j'ai des limites et j'ai du mal à supporter ta présence.

Alors que le brouhaha du parloir enfle à l'instar de l'impatience de Shift et que l'agitation trouble la concentration du gardien, j'en profite pour me livrer en plantant enfin mes yeux dans les siens. C'est compliqué d'être rejeté par celui qui nous a montré le chemin, mais je suppose que c'est l'aspect inévitable de mon destin ou que je suis en train de me faire une raison : il me hait.

— La véritable raison pour laquelle je suis venu te voir, c'est que je tiens à informer notre numéro 1 des affaires courantes.

En façade, j'ai l'air de reprendre le contrôle, mais au fond, je suis comme un petit garçon demandant pardon à son père et, entre les lignes, ça sonne comme une volonté d'être adoubé.

— Regarde-moi, il n'y a plus de numéro un, fils. En tout cas, ce n'est plus mon problème. D'après ce que je vois, c'est toi qui portes la bague à présent.

Une chevalière que je cesse de manipuler frénétiquement lorsqu'il me le fait remarquer. Je me sens stupide, pas vraiment légitime, cet anneau m'est tombé dessus en plein chaos.

— Oui, la bague, justement je voulais t'en parler.

— On dirait que tu as du mal à t'afficher avec. Faut avoir les épaules solides pour supporter d'être à la tête de la Horde.

— Je ne l'ai pas choisi.

Cette bague est lourde de responsabilités, il l'a portée avec brio durant de longues années. Je ne suis pas sûr ni de la mériter, ni d'être taillé pour l'assumer, surtout quand il décoche un commentaire assassin.

— À croire que tu as tout fait pour prendre ma place.

Cette simple phrase fracture le filtre avec lequel je voyais jusqu'ici. C'est comme si la lucidité s'invitait à la fête et que les étoiles que j'avais dans les yeux avaient à présent la gueule de bois. Je le portais aux nues, je le considérais comme un père, et cette sensation s'évanouit peu à peu. C'est terrifiant, et probablement irréversible.

— Non, Shift. Je ne peux pas te laisser dire ça. Je travaille avec Unix et toute l'armada d'avocats pour aménager ta peine. Ils bombardent de requêtes, nos efforts vont finir par payer.

— Te fatigue pas. Aucun juriste pourra me faire sortir avant que je purge chaque putain de jour dans ce trou. Ils ont fait de moi la bête noire. J'ai 8 piges pour me faire à l'idée. Et tu as tout le champ libre pour jouer au petit chef en attendant, pas vrai ?

— Je n'ai jamais voulu prendre la tête de la Horde. Et encore moins ta place.

— Pourtant, je suis coincé en haute sécurité alors que tu as la chevalière sur l'annulaire. Et étrangement, c'est par ta faute que je suis tombé. Bizarre non ?

J'ai toujours eu la hantise d'entendre ce genre de parole dans sa bouche. J'ai longtemps redouté que son incarcération ne brise notre lien. Et maintenant que ça se produit vraiment, quelque chose se casse en moi. Je ne sais pas ce que c'est, je sais juste que c'est irréparable.

— Je n'arrive pas à croire que tu puisses penser ça. Tu sais que j'ai trop de respect envers toi pour te trahir ou te nuire.

— Pourtant c'est arrivé.

Je suis habitué à ce qu'on ne me comprenne pas. Je sais qu'il y a quelque chose qui cloche chez moi, je m'étais préparé à des échanges tendus, mais l'attitude de Shift m'étrangle.

— Tu... Tu es mon mentor et ça ne changera jamais. Je veux que tu le saches.

— Et moi je veux que tu saches que j'ai cessé d'être quoi que ce soit pour toi le jour où tu as transgressé tout ce que je t'ai appris.

— J'ai toujours fait de mon mieux. J'applique à la lettre tout ce que tu m'as transmis.

— Je t'ai jamais enseigné de mélanger le business et les sentiments. Ça, c'est la pire connerie que tu pouvais faire. La pire crasse aussi.

— Je n'aurais jamais dû m'autoriser à faire entrer une femme dans ma vie, je l'admets. Encore moins dans la Horde, c'est vrai, mais...

— Il n'y a pas de « mais ». J'ai pris 8 ans, ça te parle ? 8 ans Python, par ta faute. Point barre.

— Ça n'arrivera plus, je te le jure. Je ne mettrai plus l'équipe en danger. Tu avais raison, on est une « espèce » à part, c'est une faiblesse pour nos activités. Et je vais me ressaisir.

— Te ressaisir ? C'est pas précisément ce que tu m'as dit juste avant que ta greluche nous plante un couteau dans le dos ?

Passant la langue sur la commissure de mes lèvres, je soupire, un peu sonné par le fait qu'il se serve encore de mon ex pour m'accabler.

— Fénia ne représente plus aucun danger. Elle est loin, j'ai acheté son silence.

Son ricanement est amer, mes arguments ne parviennent pas à le convaincre, je le devine quand il gratte nerveusement l'intérieur de son poignet barré d'une marque rosâtre en forme de « V ».

— Acheté son silence ? Il fallait lui faire fermer sa gueule avant que la justice ne me tombe sur le dos. C'est un peu tard, la partie est terminée. On était à deux doigts de réussir et tu as tout fait foirer.

Faisant lentement rouler cette fameuse bague entre mes doigts, je suis viscéralement convaincu du contraire : il n'est pas trop tard, et tout ne fait que commencer.

— C'est là que tu te trompes, Shift. On vient juste de battre les cartes et de nous en distribuer de nouvelles. C'est la réalité.

— Écoute fiston... Je chie toutes les nuits face à un type qui a égorgé sa femme et qui bande en me voyant sur le trône. Alors tes cartes, je me torche avec. Ça, c'est ma réalité. Et le pire, c'est que tout est de ta faute.

Il est des phrases qui se plantent entre les côtes et qui font un mal de chien. Sa dernière en est un douloureux exemple, si bien que je riposte.

— Avec tout le respect que je te dois, tu as aussi fait des choix discutables. Rien ne t'obligeait à jouer les héros.

Je me pince les lèvres, c'est sorti trop tôt, tout seul, comme une morsure d'Epsilon qui chercherait à se défendre. L'instinct de prédation, je suppose. Le visage de Shift s'ombrage, ses lèvres se déforment sous sa barbe, et la suite est sifflée entre ses dents.

— Je t'ai couvert, petit con. Tu le comprends, ça ?

— Et je t'en remercie.

— J'ai endossé mes responsabilités, moi. C'est ce que fait un bon numéro 1. Et je suis pas sûr que tu en ferais autant.

— Tu sous-entends quoi ?

— T'es pas taillé pour assumer ce rôle. Tu n'es pas un leader, tout va te péter à la tronche.

Il a raison, mais pourquoi ça ne provoque rien en moi ? C'est sans doute la perspective de mon adoubement raté qui ravive dans mes

veines l'animal à sang-froid capable de prendre les rênes. De riposter, d'encercler, de serrer.

— Peut-être qu'un bon numéro 1 jouerait son coup différemment. Te sacrifier était une mauvaise option.

— Ah pardon ! Je suis trop con maintenant, c'est ça que tu insinues ?

— Non, je veux juste dire qu'un peu de stratégie t'aurait épargné le jugement. Personne ne t'a obligé à plaider coupable sans réfléchir.

— Je l'ai fait pour vous protéger, pour ne pas vous entraîner dans ma chute. Tout le contraire de toi. Tu me donnes des leçons de tactique alors que tu as pensé avec ta bite sur le moment ? C'est bon, j'en ai ma claque !

— Pourtant, j'ai besoin que tu me soutiennes.

— Va chercher du soutien entre les cuisses d'une autre pétasse. On en a fini toi et moi, je veux plus voir ton accoutrement débile ni entendre tes petites excuses.

Il se redresse pour quitter sa place, c'est précisément ce que je redoutais. Même si cette discussion prend le chemin des pires scénarii imaginés dans mon esprit, je ne peux pas le laisser terminer ainsi.

— Non, Shift, reste assis.

Ma phrase claque sèchement, c'est à croire que le petit garçon qui voulait un encouragement de son père de cœur est mort dans ce parler, il y a deux minutes. D'un ton plus froid encore, j'insiste.

— Tu vas m'écouter. Les affaires reprennent.

Et pour le lui prouver, j'extirpe de la poche de mon horrible costume un ruban mauve, en satin. Là, son regard s'illumine entre rage et incrédulité, il se ravise. Ce vulgaire bout de tissu met un terme au débat, celui à qui je dois beaucoup me sonde de ses yeux presque translucides. J'y décèle de la curiosité, une part animale qui doit le frustrer d'être incarcéré et privé de participer à une croisade qui s'annonce musclée. Grattant sa barbe, il s'assure que le maton

n'écoute pas notre conversation avant de reprendre presque en chuchotant.

— Ils ont remis ça ?

— C'est le troisième administrateur qu'on coince.

— Le troisième, déjà ?

— Trois sur sept. Je les tiens, et je resserre lentement.

Cette annonce balaye pour un temps sa rancœur et son envie de foutre le camp. Trop curieux de connaître les détails de l'opération, il s'avance vers la cloison translucide. Entrant dans le vif du sujet, mon mentor redescend d'un ton et poursuit plus discrètement.

— Co... Comment tu as fait ? Un virus ? Un cheval de Troie ?

— En deux temps. Toute l'équipe a bossé de concert. J'ai pris le contrôle du réseau. Wifi et vidéo.

— Quel type d'attaque ?

Je me tais, l'espace d'un instant, je suis ravi de voir à nouveau la lueur dans son regard. Dès qu'on parle de hacking, de piratage informatique, Shift retrouve l'étincelle. Et malgré nos mots durs, ça me fait plaisir de retrouver des fragments de lui. Puisque je ne réponds pas, il insiste en se penchant en avant.

— Un abus de sessions ?

Le gardien semble nous regarder bizarrement, mais je suis certain que dans le vacarme ambiant, il ne comprend pas un traitre mot de nos échanges, alors je reprends.

— D'abord un déni de services distribué pour générer la panne.

Dégageant ses cheveux de ses yeux, il me demande si on a fait tomber le serveur. D'un signe de la tête, je le lui confirme.

— À chaque fois, pour les trois établissements. Ensuite on a organisé une fausse intervention chez eux, dans leur mur.

— Je comprends pas... tu t'es pointé là-bas ?

Je me gratte la gorge, pince ma lèvre supérieure entre mon pouce et mon index pour retenir un sourire satisfait, parce que j'avoue être fier de mon coup. À voix basse, je lui confie que je me suis fait passer pour un technicien télécom sur place.

— Une casquette du fournisseur d'accès internet, un uniforme et j'ai patché directement le boîtier sur le réseau filaire. Tu l'as dit toi-même, on dirait que j'aime les déguisements...

Il opine du chef tandis que je joue avec ce ruban retrouvé lors de mon intervention, comme un trophée dérobé au camp adverse que je brandis en l'honneur des petites victoires de la Horde.

— Et ce ruban ? Il vient de l'orphelinat ?

— Un petit souvenir. J'ai promis à un petit gars que ce ruban serait le dernier. Que tout serait bientôt terminé.

Le silence qui suit ressemble à une audience dans une cour d'assise. Shift me sonde, ou plus exactement, me crucifie de ses yeux pas tout à fait bleus.

— Tu as parlé à un gamin ? Il t'a vu ?

— Il m'a pris en flag pendant l'installation et le câblage.

— C'est de la folie... Et s'il te balance ?

— Il ne fera rien, il est trop jeune pour comprendre. Je lui ai juré de mettre un terme à tout ça.

Il fallait voir ses yeux pers et brillants face à ce bout de tissu noué sur une poignée de porte. Son angoisse m'a touché, sa peur je la connais. Il faut être passé par là pour comprendre à quel point ce ruban est traumatisant. Ce n'est que du satin, mais entre les murs de cet orphelinat, c'est le signal d'un sombre destin. Plaquant ses cheveux en arrière, Shift m'accable d'un nouveau regard qui désapprouve mes méthodes.

— D'abord moi... ensuite ce pauvre gosse... Tu fais beaucoup de promesses que tu ne peux pas tenir.

— Ce ne sont pas des paroles en l'air. Pour toi comme pour lui. Tout se met en place, on a pignon sur rue. Ajax est à la tête de la fondation à présent. Je dois passer la voir, justement.

— Tu repars avec tes conneries d'association et de couverture officielle ? Tu t'entêtes dans tes choix, je vois que rien ne change !

— Je m'en tiens au plan.

— Pas le mien, visiblement. Il me semble t'avoir enseigné quelques préceptes pour survivre à ce chaos, mais c'est un échec à priori.

— Rester dans l'ombre et sauter à la gorge de l'adversaire au bon moment... Je sais... Et ça n'a pas fonctionné, on dirait.

— La faute à qui ? Je ne sais même pas comment l'équipe peut encore croire en toi ! Toi et ta grande vision qui consiste à rendre nos activités légales. C'est de la merde, surtout après le coup de ton ex.

— Je te l'ai dit, l'équipe est derrière moi. La partie ne fait que commencer, nos flux financiers sont cleans, je préfère la jouer fine plutôt que d'avoir recours à la violence.

Je ne sais pas si mon calme l'exaspère mais Shift déglutit et son regard perd toute joie de vivre en une fraction de seconde.

— Ils te suivent ? Tu veux dire... Tous ?

— Echo en tête, tu t'en doutes. Mais Perl aussi. Ainsi que Hash et tous les gars.

— Même Java ? Ne me raconte pas de conneries, il ne te suivrait jamais dans cette direction !

Un blanc. Un soupir. Un aveu.

— Java est d'une humeur massacrate, je l'avoue.

Je serais prêt à le parier, cette nouvelle lui réchauffe un peu le cœur. Et du bout des lèvres, je concède à murmurer la vérité.

— Tu lui manques. Tu nous manques à tous. Je fais juste en sorte qu'on reste une famille.

Caressant avec une certaine nostalgie sa trace au creux du poignet, Shift semble s'adoucir, il frotte ce « V » marqué dans la chair et pousse une profonde expiration.

— Python... tu as bon fond, je peux pas dire le contraire. Je l'ai toujours su... Mais avoir un grand cœur, c'est loin d'être un atout pour le trafic auquel on se frotte. C'est peut-être même ce qui causera ta perte en tant que numéro 1. Tu le sais, ça ?

— Je ferai ce qu'il faudra. Je sais pertinemment que je ne peux plus reculer. Je n'ai plus le droit à l'erreur.

— C'est peu de le dire. Tu marches sur un fil.

— Jouer les funambules ne me fait pas peur, du moment que je sais que j'ai ton soutien et que tu me pardonnes.

On y est, je viens de me lancer et je ne pensais pas qu'il serait si difficile de me jeter à l'eau. Il est l'homme à l'origine de la croisée de nos chemins. Shift est le fédérateur, le leader, l'ADN de notre groupe et à cet instant précis... ce n'est plus le même. L'homme que j'ai toujours admiré, celui qui m'a sorti du noir pour me montrer la bonne route s'écarte à présent de ma trajectoire.

— Si c'est mon pardon que tu es venu chercher, tu repars bredouille, fils. Désolé, mais ne te fais pas de faux espoirs... ça n'arrivera pas.

— Shift...

— Non. Quoi que tu en dises... Ton ex m'a coûté la liberté. J'ai huit ans à tirer. Tu as compromis la Horde pour une histoire de fesses et de cœur. Je suis fatigué de te voir déconner.

D'un signe de la main, il interpelle le gardien en déclarant qu'il en a terminé.

— Shift, ne fais pas ça !

— Je ne veux plus te voir. Plus jamais. Je ne le supporterai pas.

Trois phrases, une fissure, il vient de briser le numéro deux pétri d'admiration que j'étais jusqu'ici. Son dégoût et son amertume viennent de libérer une autre personne dans ce parloir. Quelqu'un de plus froid, un homme dont je ne cerne ni les contours ni les

limites, simplement un autre moi, doté d'une volonté farouche d'aller au bout quoi qu'il en coûte et quoi qu'on en dise. C'est mon karma, être repoussé constamment doit être inscrit quelque part dans ma destinée, je suis voué au rejet, à l'abandon. J'en ai l'habitude depuis que je suis né, j'en ai même pris mon parti, mais cette fois, c'est affreusement difficile. La gorge nouée, je l'observe quitter sa place et me fixer une ultime fois.

— Oh, un dernier conseil... N'espère pas porter cette bague sans enfermer tes sentiments à double tour. Sous peine de le payer cash.

— C'est une menace ?

— Juste une certitude. Si tu ne mets pas ton cœur dans un congélateur, tu finiras ici ou à la morgue.

Chapitre 1

Ellyn



Un courant d'air désagréable emporte mes derniers pleurs entre les rideaux qui ondulent, ma peine résonne dans les rues tranquilles de Madena. Petite bourgade sans intérêt ni réelle vie de quartier, le voisinage aime les potins que je refuse d'alimenter. Alors, de mes mains encore tremblantes, je ferme cette fenêtre qui claque comme des coups aux murs ou ceux ayant martelé ma peau il y a moins d'une heure. Entre les étagères regorgeant de matériel médical, je verrouille l'accès ainsi que mon cœur par la même occasion, *je ne veux plus qu'il revienne*. Cette certitude s'ancre en moi avec plus de force encore, lorsque je me rends compte que mon bracelet à breloques est souillé par mon sang. *Je dois panser mes plaies*. Le silence reprend ses droits, et il ne reste que le murmure d'un corps soumis à la fureur d'un homme ayant la main leste. Quelqu'un qui ne mérite même pas les sillons sur mes joues. Mes yeux rougis se posent alors à travers les rideaux sur la campagne environnante, la ruralité paisible qui se fiche pas mal de la brutalité essuyée dans ce cabinet. Sur les collines dominant le port de Kalamata au loin, les ruines de la forteresse antique m'arrachent un soupir, parce que je suis dans le même état que ce tas de pierres balayé par le vent : visible de tous, mais tristement inerte et délaissé.

Abandonnant ma réserve, je longe la salle d'attente vide où le verre brisé crisse sous mes escarpins. Je me promets de m'occuper des diplômes fendus et du trou dans la porte plus tard, ma lèvre enflée ne peut pas attendre. Ma sacoche est soigneusement déballée sur le fauteuil en cuir, le latex de mes gants stériles tranche avec les marques de lutte sur mes bras, et face à la glace, je ne reconnais plus cette rousse autrefois pétillante et cash. Un coup d'œil sur ma lèvre ouverte, la lésion nécessite des strips, un constat qui me tire un sourire d'une tristesse infinie. À quel moment tout a basculé ? Quand ai-je exactement accepté d'être éteinte, étiolée, prête à encaisser la violence de Joris ? *C'est terminé, ça n'arrivera plus jamais.*

Le picotement s'intensifie alors que je place les fines bandes adhésives sur ma chair et je réalise qu'aucune agrafe ne peut suturer ce que j'éprouve à l'intérieur. Je me suis lentement enfoncée dans une version de moi, grise et sans relief, à la merci d'un conjoint colérique, capable de m'écraser et de passer ses nerfs sur mon derme à la moindre contrariété. Si le déluge de coups est douloureux, ce n'est rien à côté d'un bilan qui se dresse dans mon esprit bien malgré moi. Médecin de campagne, perdue dans le sud du Péloponnèse, esclave d'un cabinet qui ne me convient plus, en proie à un couple qui court droit au fond d'une impasse... je crois que cette dispute vient de mettre en lumière à quel point je me suis éloignée de la praticienne que je rêvais d'être. Accrochée à l'espoir de voir ressurgir un jour où l'autre l'homme pour qui j'ai eu des sentiments au détriment d'un impulsif incurable, j'ai passé l'éponge si souvent sur son comportement que je ne suis plus tout à fait moi. Le cliquetis de ma trousse de soin scelle alors ma décision : plus un seul jour, comme ça. Je refuse de continuer, il a gagné, j'ai perdu. J'y ai cru trop longtemps, mais j'ai besoin que tout change.

C'est peut-être un nouveau chapitre à titre personnel mais aussi dans mes consultations, ça ne sera pas évident, mais mon choix est fait. Le doigt sur le bouton du répondeur dédié à la ligne téléphonique du cabinet, je peine à conserver une voix claire, j'annonce être

temporairement indisponible et chaque mot tire sur mes lèvres tuméfiées. Reste à rédiger une réponse automatique par e-mail, pour mes confrères et les patients prenant rendez-vous par internet. Postée devant mon ordinateur, j'abandonne très vite l'idée, parce que de clic en touche entrée, rien ne marche, je déteste l'informatique qui me le rend bien. Reste à rompre, confronter Joris à ses quatre vérités. Je m'empare de mon smartphone, déterminée à ne plus laisser ses mains me malmener mais je me fige, troublée par la vibration d'un appel entrant. Numéro inconnu, mauvaise intuition.

— Docteur Papastravou, j'écoute ?

— Un appel en PCV du centre pénitentiaire de Patras. Souhaitez-vous prendre la communication ?

Mon cœur se serre, *ils se sont tous passé le mot aujourd'hui* ? La vie me porte un nouveau coup dur, mais celui-ci, je suis à même de l'esquiver.

— Non. Je refuse.

Sans un mot de plus, je raccroche. Je ne le laisserai pas m'atteindre, ni m'effrayer. C'en est terminé des menaces, de cette ombre planant sur ma vie depuis l'enfance. Je refuse que mon géniteur entre dans ma vie, ça n'arrivera jamais. Lui et Joris sont la preuve que chaque homme porte la graine de la haine dans les veines. Derrière un sourire tendre et de belles promesses se cache toujours une brute qui franchira tôt ou tard la limite de la morale. Comme un vieux réflexe, je masse mon poignet et fais rouler les charms de mon bracelet, absolument certaine que je ne pardonnerai ni à l'un, ni à l'autre. Sentant au fond de moi l'urgence d'un changement impératif, le besoin de tout recommencer loin des assiettes qui valsent, des cadres photos brisés et des impacts dans les portes, je quitte mon cabinet au rez-de-chaussée et emprunte les escaliers vers le coin cuisine, le salon et surtout ma chambre.

Grise, neutre et insipide, à l'image de ma vie actuelle, cette pièce était le théâtre d'éclats de rage, de rapports sexuels pas toujours consentis, mais c'est fini. J'ouvre le placard face au lit, m'empare d'un sac de sport et d'une pile de linge au moment où l'on sonne en bas. Mon souffle se coupe, mon pouls marque l'appréhension, je crains le retour du cogneur à l'improviste – dès fois que le premier round ne lui aurait pas suffi. En alerte, je me poste à la fenêtre surplombant le garage et le chemin pavé menant au portail, le soulagement me gagne, il ne s'agit que de Mona.

*

Foulant le rez-de-chaussée, j'inspire en profondeur, ça m'aide à conserver le sourire, quitte à tirer sur les points qui barrent mes lèvres. Du revers de la main, je sèche définitivement mes joues, j'examine ma robe droite bleue marine à la recherche de traces de sang et, puisque je suis à peu près présentable, je redresse le menton et ouvre en réservant à mon amie le meilleur accueil pour la préserver de ce que je subis.

— Coucou, toi. Un souci à la pharmacie ? Je ne t'attendais pas à cette heure-ci.

— Non, j'ai juste besoin de... Oh ! Merde Ellyn, mais...

Son blond cendré tiré en queue de cheval laisse paraître un visage saillant et effaré. Ses grands yeux bleus rivés sur ma bouche affichent la stupeur. Ses cernes accentuent l'effroi de ses pupilles, je crois bien qu'il me faudra plus qu'un sourire douloureux pour ne pas inquiéter celle qui me connaît par cœur.

— Qu'est-ce que tu as fait ? Ne me dis pas que...

— Je vais bien, entre.

Après une seconde d'hésitation, le regard brillant mais fatigué, elle se jette dans mes bras au point de raviver une zone douloureuse dans mes côtes. Un petit souvenir de Joris, encore un. Mona se dégage, me contemple avec une affliction qui me touche, glissant ses doigts

dans mes mèches flamboyantes, elle me contemple et ma gorge se noue, comme si je préférerais inconsciemment le silence aux larmes.

— C'est Joris ? Qu'est-ce qu'il lui a pris, nom d'un chien ?

— C'est terminé, ça n'arrivera plus. Je vais bien, ma belle.

La porte du cabinet se referme sur un secret que je ne peux plus garder. J'ai toujours tenu à la protéger de mes déboires, d'ailleurs elle a beau se confier à moi, je ne suis pas du genre à m'étendre sur mes faiblesses et mes mauvais choix.

— Mais... Ellyn... Tu... Ce n'est pas la première fois ?

Touchée par sa mine effarée, je l'entraîne vers la salle d'attente, et croise mes bras en déplorant la triste réalité.

— Une fois, dix fois, tous les jours, qu'est-ce que ça change ? La première est celle de trop, j'aurais dû ouvrir les yeux il y a longtemps.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ? Ellyn, merde ! Les amis sont là pour ça !

— Il faut croire que je n'étais pas prête.

La main sur la poitrine, d'un souffle étranglé, elle murmure qu'elle s'en veut.

— Et dire que c'est moi qui te l'ai présenté. J'ai envie de vomir.

— Tu ne pouvais pas savoir. Personne ne le peut.

— Tu vas porter plainte ?

— C'est de l'humour ?

Dans sa marinière au décolleté échancré, elle déglutit puis baisse les yeux en s'arrêtant sur les éclats de verre jonchant le parquet. Lentement, elle tire sur son jeans pour s'accroupir et ramasser les cadres fracassés par la dispute. Des bouts tranchants entre ses doigts, je crois qu'elle réalise seulement maintenant l'ampleur des dégâts.

— Tu comptes faire quoi ? Il faut que tu t'éloignes de lui !

— C'est au programme. Je vais rompre. Je crois même que je tiens à lui dire en face quand il rentrera ce soir. Enfin, si j'en ai le cran...

— Tu n'as pas peur qu'il pète un plomb ? C'est dangereux !

— Non. J'ai eu peur chaque jour que ce manège continue, pas de m'en libérer. Je crois que j'attendais seulement d'avoir le déclic.

Et dans le silence qui suit, je suis persuadée d'avoir franchi un cap. Jusqu'à ce que Mona se relève, caresse du revers de la main ma robe et penche la tête dans une empathie touchante.

— Viens à la maison. Fais un break, quitte à suspendre tes consultations.

— Si je dois partir, c'est le premier endroit où il viendra me chercher. Je ne veux pas te mêler à sa violence.

— Tu vas aller où ?

La gorge nouée par la trouille de l'inconnu, je me contente de secouer la tête, parce que je n'en ai aucune idée, je veux seulement tracer ma route le plus loin possible des mensonges et des coups de poings. Puis pour meubler le vide, je m'attache à la raison de sa venue dans mon petit chaos.

— Sur le pas de la porte, tout à l'heure, tu n'as pas dit pourquoi tu venais me voir. Tu as besoin de quoi ?

Sa bouche se déforme, la lèvre inférieure mordue dans un soupir qui m'inquiète, je la dévisage alors qu'elle lorgne mon cabinet et le désigne d'un signe de la tête.

— Tu as deux minutes à m'accorder. À côté ?

— Pour toi, toujours.

Alors que je songe à profiter de cette auscultation improvisée pour remplir les ordonnances de renouvellement de mes patients et annuler mes consultations à l'extérieur, elle s'installe à mon bureau, les jambes croisées avec tout le poids du monde sur ses épaules. Une notification sur son téléphone à la coque champagne la surprend tandis qu'elle s'apprête à se lancer. Après l'avoir extirpé de son

jeans, elle le bascule en mode silencieux et l'abandonne sur le bureau pour enfin se confier.

— Je sais que je tombe mal, mais j'ai besoin d'un service...

Un vieux réflexe, même si Mona n'est pas une patiente comme les autres, j'enfile ma blouse et replonge dans mon rôle de médecin. Contournant le bureau, je fronce des sourcils en croisant cette maudite brochure rouge. Discrètement, je la glisse dans mon tiroir et prends position face à elle.

— Je t'écoute.

— J'aurais besoin que tu me prescribes une pilule du lendemain.

Pas de jugement. Aucune expression sur mon visage. C'est dans le code de déontologie : j'analyse, j'apporte mon aide, je n'ai pas à exprimer mon ressenti sur la situation. Dans un silence purement médical, je m'empare du bloc d'ordonnance et m'apprête à noircir le papier tandis qu'elle se flagelle par anticipation.

— Oui, je sais ce que tu penses... Rapport non protégé, blabla blabla...

Il n'y a que la vibration de son mobile rompant mon silence. Mon serment d'Hippocrate rejette toute objection personnelle, quels que soient les sujets évoqués, même si les pratiques sont discutables.

— J'ai juste oublié ma pilule, je ne sais plus où j'en suis. Je sais que je sors trop ! Dis-le !

Je n'ai pas à m'immiscer sans raison valable dans la vie privée de mes patients. Article 51 du code de la santé publique. C'est largement suffisant pour me taire.

— Je suis crevée, Ellyn. Je fais n'importe quoi en ce moment, je ne vaux pas mieux qu'une ado en pleine crise... alors un Kinder surprise, ça serait la cata. Je serai la pire des mères, tu ne crois pas ?

Je me contente d'écrire sans émettre une once d'avis personnel, et il n'y a que mes breloques qui ponctuent le silence.

— Ellyn, dis-moi quelque chose !

— Tu n'as pas besoin de prescription médicale pour une contraception d'urgence hormonale. Tu le sais très bien.

— OK... J'avoue... Je...

Point final sur le papier, je signe en bas de l'ordonnance et détache la feuille du bloc avant de la lui faire glisser de l'autre côté du bureau.

— Je t'ai rajouté une boîte de pilules contraceptives pour que tu puisses reprendre un cycle correct. Et tes somnifères, bien sûr. Parce que j'imagine que c'est la véritable raison de cette consultation.

L'échine courbée sous le poids de la vérité, elle s'empare de la feuille en chuchotant un tout petit « merci » mâtiné de culpabilité.

— Je sais que je ne peux pas me gaver éternellement de comprimés pour trouver le sommeil. Je te promets de me ressaisir et d'arrêter de me noyer dans un tourbillon de soirées débiles.

— Je suis bien placée pour savoir que tout n'est pas blanc ou noir. Je ne te juge pas. En revanche, je dois te prévenir : pas de somnifère si tu venais à décider de le garder. Il faudra des sédatifs plus naturels.

— Le garder ? Aucun risque ! Mais je me le note dans un coin de ma petite tête.

— À quand remonte ton dernier rapport ?

Mona semble réfléchir et compter discrètement sur ses doigts.

— Deux jours, presque trois.

— Je vois. Garde à l'esprit qu'une prise après le deuxième jour diminue de moitié les chances de fonctionner.

— De moitié ? Alors raison de plus pour ne pas traîner ! Je file illico à la pharmacie, je ne suis absolument pas prête à être mère.

— Je sais ce que c'est.

Regrettant cette réplique qui en dit trop, je me pince les lèvres, ce qui ravive d'autant plus la brûlure de ma plaie. Certaines ont des prédispositions pour tomber enceinte avec un simple courant d'air, je n'ai pas cette chance. Je me suis faite à l'idée, mais Mona l'ignore. Elle culpabiliserait d'avoir recours trop souvent à un contraceptif d'urgence.

— Ellyn ? Tout va bien ?

— Oui, oui. Ne tarde pas à prendre ton traitement.

Je me fais violence pour ne pas laisser mon regard courir vers le tiroir contenant la brochure. Je me contente de sourire, toujours dans mon rôle de docteur.

— Tu me tiens au courant pour Joris ?

— Oui, mais ne t'inquiète pas pour moi.

Quittant sa chaise, elle fixe mon ordonnance en se plaignant de ma graphie pas tellement lisible. Les sourcils froncés, elle déambule jusqu'à la porte du cabinet.

— On dirait des hiéroglyphes ! Tu écris comme un mec !

L'accompagnant jusqu'à la sortie, je retire ma blouse que je suspends, déjà la tête dans mon sac que je dois finir de boucler, en calculant la meilleure manière de rompre avec mes démons du passé.

— À ce propos, si tu as le moindre pépin avec ton « futur ex », tu me préviens ? Je rapplique pour le castrer illico !

— Ça ne sera pas la peine, Mona. Je suis une grande fille.

Son sourire est fidèle au poste, capable de reléguer pour un temps les cris et les coups un peu plus loin dans mon esprit. Sa bouille d'ange fatigué de trop bringuer s'approche pour m'embrasser une dernière fois. Je l'enserme un peu plus fort que d'habitude, parce que sa venue impromptue est sans doute plus précieuse encore en cette journée particulière. À moins que ce soit pour m'excuser d'être une

amie boiteuse et de tout ce que je ne peux pas lui dire. Qu'il s'agisse de mes déboires sentimentaux, jusqu'à son éventuelle grossesse non désirée. Je ne suis même pas en mesure de lui avouer à quel point elle compte, ni à quel point je suis persuadée qu'elle ferait une maman dévouée.

— Prends soin de toi, Mona.

— C'est moi qui devrais te dire ça ! Merci pour tout !

Je m'autorise un clin d'œil qui vise à nous rassurer toutes les deux, un petit signe qui confirme que tout va bien en dépit de mes bleus. L'index tâtant ma bouche encore sensible, j'observe sa silhouette sur le pas de la porte, la marinière s'éloigne et c'est une fois seule que je me replie sur ma douleur, adossée au mur de la salle d'attente, je me laisse aller au sol pour rejoindre les bouts de verre et enfouir mon visage dans mes mains.

— Qu'est-ce que je vais faire... ?

Incapable de m'ouvrir à mon amie d'enfance, fermée à toute expression de ce que je peux ressentir, je vois mal comment verbaliser ma rupture en défiant les yeux dans les yeux une boule de fureur et de brutalité. Joris me sautera dessus dès que je lui aurai annoncé la couleur. Les meubles vont voler, sa main s'élèvera, c'est certain... Et si j'en crois le nœud qui se forme déjà dans mon plexus, je n'aurai pas le cran de le quitter sans ciller ni trembler. On va se reprocher nos fautes sur le ring, ici même ou dans la chambre. Mes mots dans un angle, ses poings dans l'autre, on remettra ce stupide prospectus sur le tapis et c'est sur cette certitude que je me relève pour pénétrer à nouveau dans mon cabinet.

Marchant droit vers le tiroir de mon bureau, le regard embué sur cette brochure qui m'accable de n'être qu'une coquille vide, je la froisse et la jette à la poubelle avant d'être surprise par la vibration d'un téléphone champagne oublié sur mon bureau.

Mona, quelle étourdie !

Chapitre 2

Pythron



« *Le cœur dans un congélateur* », c'est ce que je me répète en quittant l'enceinte de Korydallos. Je m'attendais à un autre dénouement, pas à me faire boxer, ni traiter comme un paria. Ce qui est certain, c'est que cette discussion marque la fin d'une ère, celle où le sosie du chanteur de Queen cesse de voir la vie en sépia : je balance mes lunettes dans la première poubelle que je croise. J'y jette aussi les clés de la bagnole de location et surtout mon sentiment d'infériorité.

Je ne suis pas Shift, je ne le serai jamais, mais j'ai ma carte à jouer en enfermant ou pas mes sentiments à double tour. Le sang plus glacé que lorsque je suis arrivé, je longe les trottoirs fendus et m'éloigne des barbelés pour rejoindre la ligne de bus desservant le centre-ville. La tête basse, j'esquive les caméras de surveillance, je suis peut-être le seul usager véritablement conscient que nos visages sont filmés à chaque coin de rue, alimentant les datas des serveurs du gouvernement et des multinationales qui dominent le Web.

Ouverture des portes sur la ligne 26, dans la peau d'un plouc un peu timide, j'évite le regard du chauffeur en montant. Comme un pauvre type invisible, je fends la foule pour m'échouer avec mon costard

crème au fond du convoi plutôt fréquenté, la tête contre une vitre. Se fondre dans la masse et brouiller les pistes, c'est le minimum syndical pour passer sous les radars. Une habitude à prendre quand on gère un groupe de hackers qui dérangent. Une condition sine qua non pour ne pas se faire pincer quand on évolue dans un trafic que l'humanité rejette en bloc.

Mollement, on disparaît loin du pénitencier et de la colère de mon mentor, en direction du Pirée plus au sud. Bercé par le ronron du moteur et les conversations des gens, j'arrache ma moustache, je me décoiffe et c'est un premier pas sur le chemin qui s'offre à moi en tant que numéro 1. Ma cravate ridicule est enfin dénouée, je la glisse dans le cabas de la grand-mère prête à descendre au prochain arrêt. J'offre ma veste à mon voisin de droite, et retire ma chemise pour terminer en simple t-shirt noir avant de la rouler en boule sous mon siège.

L'homme qui descend parmi les nombreux hellènes à proximité du centre commercial dans la zone portuaire n'a plus rien à voir avec celui que j'étais aux abords de la prison. Impossible de me suivre à la trace, je me noie dans les voyageurs et les familles sur le parking avant de regagner le hall de l'hôtel Piraeus, un 5 étoiles d'acier et de verre où je loue une chambre au dernier étage. Le souffle feutré des portes d'ascenseur m'ouvre la voie, dernier numéro au fond du couloir, je m'enferme pour retrouver une élégante housse zippée qui m'attend sur le lit et contenant une tenue digne de ce nom. Le style, c'est important.

Coupe cintrée, laine d'Italie, je renoue avec mes premières amours dans un complet noir, j'ai l'impression d'avoir changé de peau. Mes boutons de manchettes sont ajustés, ma mue achevée, je disparaîs de la suite ne m'ayant servi que de vestiaire pour m'enfoncer dans les entrailles de l'hôtel avec ma housse sous le coude. Au deuxième sous-sol, changement de décor entre les piliers de béton. Sous les néons, j'ouvre la portière de mon cabriolet et personne ne pourrait

soupçonner ne serait-ce qu'une seconde que le péquenaud du parloir est en réalité un crotale faisant hurler le v10 de sa Viper.

*

Je laisse Athènes aux touristes friands d'agora, de temples et de théâtres antiques, je me sépare de ma housse dans une benne à ordures non loin des banques tristes et austères du quartier d'affaire bordant le jardin national pour descendre plus au sud vers l'opéra au charme authentique. La voix de Kaleo dans les haut-parleurs de ma sportive, je pile devant les lettres en inox fièrement dressées devant le bâtiment de ma fondation connue sous le nom de « Bouroume !² ». Une de mes couvertures, celle dont je suis le plus fier, parce qu'elle est d'utilité publique, notre agrément vient d'être accordé. À l'intérieur de cette bâtisse aux pierres de taille, Ajax œuvre pour nous à la vue de tous. Elle ignore juste que les choses sérieuses peuvent commencer.

Foulant les marches blanches menant au hall, je croise des collaborateurs ignorant parfaitement qui je suis et ce que je fais. À l'étage, cette femme au carré plongeant châtain sirotant son éternel ristretto est la partie visible de notre équipe, le prête-nom qui rend nos activités « acceptables ». Au centre de l'open-space mêlant design contemporain et charme de l'ancien, la directrice officielle de la fondation manque de s'étouffer en me voyant débarquer.

— Python ? Quelle surprise ! Qu'est-ce qui te prend de venir ici en personne ?

Une fois sa quinte de toux dissipée, j'attends qu'elle ordonne à ses petits camarades et stagiaires de nous laisser avant d'ouvrir enfin la bouche.

— Une urgence, les choses se précisent. Je sais que tu n'aimes pas que je débarque ici, physiquement parlant.

² « Nous pouvons ! »

— Si, je t’assure, « physiquement », j’apprécie. C’est juste que...

Elle dépose son café en me scrutant d’un œil gourmand. Ça pétille sous son maquillage mais je recule d’un pas tandis qu’elle ne peut s’empêcher d’optimiser l’effet de son push-up d’un mouvement discret.

— C’est juste que nous savons tous les deux que notre plus grand « donateur anonyme » prend des risques à se montrer au grand jour. Sans parler de mes hormones, tu sais que les smokings me font un effet fou.

Passant sa langue sur son rouge à lèvres, elle murmure que ma présence est plus que dangereuse, j’ai l’impression qu’elle minaude, ce qui me pousse à effectuer un nouveau pas en arrière.

— On va laisser ton appétit de côté pour l’instant.

— Pour l’instant ? Intéressant.

— Tu as le dossier du gamin ?

— Le petit Côme ? Bien sûr, tout est prêt. Je vais te le chercher.

Démarche chaloupée, regard en coin et toute une parade nuptiale lorsqu’elle se penche sur son bureau un peu plus loin. Je m’interdis de fixer ses reins moulés dans un ensemble fluide, histoire de nous rendre service. Elle ignore à quel point il est imprudent de fréquenter les monstres de mon espèce. Elle sous-estime ma capacité à tout salir, et ne se doute pas une seule seconde que les mots de Shift infusent lentement en moi. Le congélateur toujours à l’esprit, je la laisse revenir à mes côtés et me tendre la chemise débordant d’infos sur l’enfant croisé lors de mon câblage un peu spécial.

— Pourquoi ce petit t’intéresse plus qu’un autre ? J’aurais pu t’envoyer les données sur notre serveur privé.

Caressant son épaule de son pouce, elle s’attarde sur le « V » mordant sa peau, sans même y prêter attention. Curieuse d’entendre mes motivations, Ajax pose une fesse sur l’angle du bureau, jouant

avec ses boucles d'oreilles. Je ne donne pas prise à ses appels du pied et ses regards appuyés, trop accaparé par le dossier que j'ouvre sans attendre. J'y découvre tout ce qu'il y a à savoir à propos d'un même né sous la mauvaise étoile. Venu au monde sous X, des yeux capables d'engloutir l'univers, des cheveux fins sur une bouille de proie facile et un comportement exemplaire.

— Parce qu'il risque de leur plaire.

Je scrute une dernière fois les détails de son admission à l'orphelinat de Thessaloniki, au nord du pays. L'établissement dont l'équipe a pris le contrôle total du réseau après une attaque réussie. La fiche du gamin est de mauvais augure : aucune observation particulière, aucun écart de conduite, il a toutes les chances d'être recruté et cette idée réveille mon côté le plus sombre. Délicatement, je dépose le ruban de satin sur sa photo, et je crois qu'Ajax devine que le vent a tourné, mais sa main sur mon poignet fait éclater mes réflexions comme une bulle de savon.

— Ténébreux, habité... Tout bonnement irrésistible quand tu cogites.

— Ajax, à quoi tu joues ?

— Je n'ai pas l'impression de jouer. Ou peut-être que si. En tout cas, rien ne t'arrête, Pyth'. Ça me fascine.

Le regard lancé sur son geste trop tactile suffit à la dissuader de s'aventurer sur un terrain hostile. Elle se rétracte et je coupe court aussitôt d'un ton plus sec, histoire de changer de sujet.

— Tu me surveilles ce gosse comme le lait sur le feu.

— Compte sur moi. Je peux aussi garder un œil sur toi, tu n'as qu'à demander. Je me dévoue pour être ta nounou.

— Garde ton œil ouvert pour piloter la fondation et avoir des comptes clean. Tu dois recevoir de nouveaux fonds incessamment sous peu. Unix est dans les locaux ?

— Il planche sur nos nouveaux statuts au deuxième étage et les recours pour la peine de Shift. Attends, quand tu dis incessamment sous peu... ça signifie que la traque reprend ?

Le dossier claque entre mes mains, et je me dirige vers les escaliers.

— Plus que jamais.

D'une voix plus aigüe qu'à l'accoutumée cette femme bourrée de charmes me retient une dernière fois.

— Et pour mes hormones ?

— Trouve-toi quelqu'un de normal, les hommes en costume ne manquent pas.

Alors que je m'apprête à fouler le palier menant au second étage, mon mobile me rappelle à l'ordre et remet en perspective mon sens des priorités. Le débrief juridico-financier avec Unix peut attendre, le message d'Echo devient une urgence absolue :

« Le bébé est mûr. Tout le monde t'attend. »

Changement de programme, demi-tour sur le champ, en direction de notre QG. Il me faut reprendre le volant sans tarder, parce que j'ai un otage à cuisiner. Une ordure nouant des rubans sur des poignées de porte.

*

L'air tiède et iodé du Golfe Saronique emplit mes poumons lorsque le bac accoste sur le quai, je descends du bateau en roulant au pas, loin des élans séducteurs d'Ajax et du tumulte de la capitale. De tous mes pieds à terre aux quatre coins du pays, celui-ci est de loin mon préféré. Non pas à cause des maisons blanches aux volets bleus incarnant le cliché à touristes ou de ses faux airs de Saint-Tropez, mais parce que ce spot est idéalement placé. Entre Athènes et le Péloponnèse, le port de l'île d'Égine fait de notre planque un emplacement stratégique de premier choix. Les gens à qui on s'attaque sont à mille lieues de penser que le paysage pittoresque et

désuet de ce littoral abrite une armée d'ordinateurs, de serveurs et de hackers capables de faire trembler les plus hautes instances du pays. À plus forte raison, sur un bateau de pêche sans prétention répandant au doux nom de Zeus.

Je coupe le moteur devant ce rafirot sans prétention dont la coque blanche est tachée de rouille, avant de retrouver le ponton et de monter à bord du chalutier. Sur le pont, face à son ordinateur portable, Perl est plus concentrée qu'elle ne l'a jamais été. Si j'en crois le paquet de bonbons éventré, le fait qu'elle suçote le fil rouge qui orne aussi son poignet aux nuances chocolat et la canette de Fanta citron vide... elle planche activement sur du lourd et il ne sert à rien de lui mettre la pression. D'ailleurs, c'est à peine si mon prodige métisse aux nattes serrées daigne se détourner de son écran pour me parler.

— Je termine de disséquer les séquences vidéos, j'ai enfin un angle intéressant sur le parking de l'orphelinat.

— Je nous fais livrer du champagne tout de suite ou tu m'expliques avant ?

— Seulement quand je saurai qui se cache derrière NZX-5570.

— Le pseudo de ton futur prince charmant ?

— Pas vraiment, non.

Manœuvrant sur son fauteuil, elle recule d'un tour de roue pour se positionner face à moi et me lancer un regard faussement agacé. Je me sens un peu amusé face à son t-shirt noir portant un message fièrement placardé sur sa poitrine « Ne me teste pas : je gagne toujours à la chaise musicale ». Ses lèvres charnues et mauves m'adressent alors un demi-sourire, avant de lâcher le morceau d'un ton légèrement narquois.

— C'est une plaque d'immat'. J'ai enfin une capture où on peut la distinguer nettement !

— Celle de la berline du toubib ?

— Ben oui ! Pas celle de la femme de ménage !

— Là, tu m'intéresses. Je suppose que tu as lancé tes recherches ?

— Évidemment. Et si tu ne me fais pas trop perdre de temps, j'espère tirer le gros lot avant la nuit.

Sans attendre la moindre réponse de ma part, elle roule jusqu'à son poste de travail et me tourne le dos, m'offrant un bout de son omoplate marquée de ce fameux « V » avant de renchérir.

— Echo est à l'intérieur, il réplique les données des vidéos sur nos disques, je crois qu'il est pressé de te voir.

*

La cabine du chalutier est plongée dans une lumière verte tamisant les contours d'une jungle digitale entre PC, serveurs, et le terrarium d'Alpha — le tout premier boa que je me suis offert. Des centaines de câbles entremêlés traînent à terre et sur les cloisons, encerclant nos écrans de contrôle où nos scripts défilent sur les moniteurs LCD. Des figurines Pop à l'effigie de Dark Vador trônent entre les claviers, un peu comme des mascottes. Ce joyeux bordel est le repère d'un éternel adolescent au crâne luisant et pour qui je donnerais ma vie sans hésiter, même s'il est fan de Star Wars. Un geek un peu fin, avec des montures noires soulignant un regard à la fois tendre et fêlé. Le genre de regard qui traduit des années passées en enfer. J'étais aux premières loges à ses côtés, et je le resterai quoi qu'il arrive. Echo et moi avons perdu une part de nous il y a longtemps, et sans ce génie de la programmation qui ressemble vaguement à Moby, la Horde n'aurait jamais gagné un dixième de nos batailles.

Enjambant les cordons, et le matériel qui jonchent le sol, je me rapproche du bruit des touches malmenées par mon virtuose du clavier qui semble ne pas me calculer. Travaillant sur quatre écrans simultanés, l'apprenti Jedi m'impressionnera toujours. J'en profite pour me pencher au-dessus du terrarium et saisir en douceur Alpha, *qu'il est bon de revenir à la maison*. Caressant le reptile qui s'enroule délicatement autour de ma main, j'interromps le seul ami que je n'ai jamais connu.

— Alors, le bébé est mûr, à ce qu'il paraît ?

Echo se fige, cesse de pianoter et retire ses lunettes pour s'étirer et pivoter son siège vers moi. Il a toujours cet air étonné quand on l'oblige à cesser de coder, comme si une part de lui se demandait subitement « quel jour on est ? ».

— Bah... pour faire simple... Je dirai même « mûr, le bébé est ».

— Tu remets ça, tu parles comme Yoda !

— C'est bon, on ne peut plus se détendre ?

— Si on pouvait se détendre avec les mots dans le bon ordre, ça m'arrangerait.

— Alors dans le bon ordre... J'ai compilé toutes les vidéos qu'on a sur lui à Thessaloniki. C'est ce qu'on appelle être pris en flag, il a changé de couleur direct.

— C'est un bon début, ça commence à me plaire.

— Et je te parle même pas de tout ce que j'ai aspiré depuis son profil sur les forums sordides du Dark Web. C'est à vomir.

— Tu me montres ce qu'on a à se mettre sous la dent concrètement ?

Frottant trois fois sa boule de billard qui en a sous le capot, il s'empare de sa souris, frappe quelques lignes de commandes et branche une clé USB en bois. Là, il m'expose les bandes vidéos incriminant notre « bébé ». *Je voulais du concret, je suis servi.* Le troisième administrateur, celui en charge de l'orphelinat au nord du pays apparaît clairement en train de nouer des rubans sur différentes portes des dortoirs. Un mélange étrange de soulagement saccagé et de douce fureur m'envahit : *on tient pour de bon cet enfoiré, il est foutu.*

À la lueur des écrans, le visage blafard d'Echo affiche un sourire triomphant tandis qu'il fait craquer ses doigts.

— Et attends, ce n'est pas le plus beau.

— Je ne suis pas sûr que « beau » soit le terme approprié.

— Il m'a donné accès son ordinateur personnel. J'ai pris la main à distance sur sa session.

— Et alors ? ça donne quoi ?

— Eh bien, je te laisse en juger par toi-même.

Mes pupilles se dilatent face aux pixels. C'est ignoble, mais cette vidéo stockée sur le disque dur de notre victime est précieuse. Parce qu'un pervers sous une cagoule de latex porte une marque de morsure sur le bras. Une cicatrice qui ne laisse aucune place au doute. C'est net, irréfutable, juste ce qu'il nous faut. Je détourne le regard, j'en ai assez vu, Echo coupe la séquence et souffle en s'enfonçant dans son fauteuil.

— Tous chier dans leur froc, ils vont.

— J'aurais pas dit mieux, Maître Yoda.

Entre mes doigts, Alpha siffle légèrement tout en sortant sa langue pendant qu'Echo renchérit.

— Notre client est en bas, dans la cale avec Java. Je te conseille d'y aller avant qu'il ne passe du côté obscur de la force celui-là.

Une bise déposée sur la tête de mon serpent préféré, je le replace en douceur dans son cube de verre avant d'entrer pleinement dans mon rôle de prédateur. Un prédateur d'un genre un peu particulier, un carnivore qui ne s'attaque qu'à plus gros que lui. Dans le silence qui suit, la coque du vieux Zeus grince un peu, et j'en profite pour déboutonner mon costume.

— Tu peux me garder ça ?

— Tout ce que tu voudras, vieux frère. T'as peur de la salir ?

Il est possible que je donne dans le sale, mais je ne lui réponds pas, je me contente d'extirper une vieille photo de la poche intérieure avant d'ôter ma veste et de la lui remettre. Je me sens me verrouiller de toute part, comme si mon poulx ralentissait à l'approche de cet escalier de métal qui sombre dans les entrailles du bateau. Une marche après l'autre, je descends dans la cale comme on s'enfonce en enfer. Je retrousse mes manches et regarde une dernière fois ce

cliché qui me rappelle tout ce que j'ai à accomplir avant de plonger dans les ténèbres.

L'humidité suinte depuis la coque, j'avance dans les effluves de fioul et d'huile, suivant le faible halo menant à la salle des moteurs. Puis je glisse le cliché dans ma poche et approche de la lourde porte métallique d'où s'échappent des gémissements étouffés.

Une dernière pensée pour Shift et son foutu congélo, j'enserme mon poing pour mieux sentir ma chevalière et tout ce qu'elle représente. J'ai ce vent glacé soufflant dans mes veines, et lorsque toute ma noirceur refait surface, j'entre dans la salle des machines. La pièce est sombre, le plafond bas, il y a une table en acier sur laquelle repose un téléphone et une chaise où notre otage bénéficie d'un accueil pas vraiment cordial. Ça pue le sang, la pisse, et sur sa chaise, notre homme est couvert d'auréoles brunes, il a la tête dans un sac de toile de jute. Les mains ligotées dans le dos, cette enflure crie mollement. Jusqu'à ce que Java lui assène un crochet du droit qui résonne dans tout le rafiot et le sonne quelques instants.

Je referme derrière moi et marche jusqu'à cette armoire à glace contenue dans un long manteau de cuir. Sous ses longs cheveux tenus en une queue de cheval se cache un porte-flingue franc du collier et plutôt sanguin. Java, c'est un peu le mercenaire de la bande, le genre de mec qu'il vaut mieux ne pas froisser.

- Moins fort. Tu vas lui arracher la tête.
- T'es enfin là toi ? C'est tout ce que mérite ce tas de merde.
- La violence est inutile. Regarde dans quel état tu l'as mis...
- Avec ce genre de crevure, il n'y a que le goût du sang qui donne des résultats.
- Ce n'est pas ce que j'attends de toi.
- C'est pourtant ce que Shift appréciait chez moi.
- Je ne suis pas Shift.

Il se tait, mais n'en pense pas moins, je le sais. Sa main est esquinée à force de cogner, mais je ne suis pas sûr que Java soit capable de

sentir la moindre douleur. Avançant encore vers notre otage inconscient, je tente de le réveiller en redressant le sac de jute, en vain.

— J'ai besoin qu'il soit en un seul morceau.

— Et moi, j'ai besoin d'entendre ses dents sauter.

— Il ne sera plus capable de parler, c'est un problème. Tu le sais ?

Il s'adosse lourdement contre le compartiment moteur, et toute la pièce semble plier sous son poids quand il croise les bras.

— Il a déjà parlé.

— Tu as un nom, un contact ?

— Il m'a juste donné un numéro de téléphone.

— Tu l'as appelé ?

Désignant le mobile gisant sur la table, Java me confie la suite et son visage plutôt carré transpire la rage de ceux prêts à tout.

— J'ai fait ce qu'on avait prévu, je suis tes ordres même si je suis pas d'accord. Et je suis pas d'accord, bordel.

— J'apprécie. Tu leur as dit qu'on détenait une vidéo compromettante ?

— Qu'est-ce que tu crois ?

— C'est bien. C'est même parfait.

— Si tu le dis. Mais je te préviens... Plus le temps passe, plus je perds patience, Python.

Notre hôte sort de sa léthargie dans un murmure à peine audible. Reprenant connaissance, il nous implore de le laisser vivant, sa plainte m'interpelle et recentre le débat. Je m'approche de la chaise et lui redresse la tête.

— Désolé pour la brutalité. Je déteste la violence gratuite.

— Ne... Ne me tuez pas.

— Le problème, c'est que ça ne dépend pas de moi, mais de toi.

— Je vous en supplie... J'ai déjà tout dit !

Penché au-dessus de cette ordure qui tremble à la recherche d'absolution, j'inspire profondément, parfaitement déconnecté de sa souffrance.

— Pour qui travailles-tu ?

— Pour le service à l'enfance ! Le ministère de la jeunesse et de...

— Mauvaise réponse.

Il suffit d'un regard croisé avec Java pour que celui-ci quitte sa position et renverse la chaise au sol d'un coup de pied brutal sur l'inculpé. Notre client se tord à terre, les mains dans le dos, nous suppliant de l'écouter.

— On... Ils se font appeler l'Hairesis ! Ne me tuez pas ! C'est tout ce que je sais !

— Parle-moi du type avec la cagoule et le bras amoché sur ton ordinateur. C'est lui qui m'intéresse.

Un silence, un blanc immense, je crois qu'il se pisse dessus. Java approche en aboyant de répondre à la question, le seul bruit de ses pas fait paniquer notre indic.

— Il se fait appeler « V » ! C'est tout ce que je sais ! Je vous le jure ! Il faut me croire, je vous en supplie...

— « V »... On progresse, c'est bien. Quoi d'autre ?

— Je n'ai qu'un numéro de téléphone, je vous l'ai déjà donné ! Ne me tuez pas, pitié.

Cette vulgaire poupée de chiffon à mes pieds craint plus que tout de mourir, mais ce que ce crétin ignore, c'est que la mort n'est pas un châtiment adapté dans son cas de figure. Tirant sur mon pantalon à pinces, je m'accroupis au-dessus de lui en évitant de me salir.

— Il reste à prier pour que ce cher « V » nous contacte. J'espère que ta vie est aussi importante que le contenu de la clé USB à notre disposition.

Il n'y a que son souffle terrifié pour me répondre, et la voix d'Echo dans mon dos précédent le grincement de la porte.

— Pyth' ? Les gars viennent d'arriver.

— Je remonte. J'en ai terminé.

*

Remettre ma veste me permet d'oublier l'espace d'un instant qu'un homme gît dans son urine, un niveau plus bas, juste sous mes pieds. Les silhouettes de Cloud, Control X, SSL et Hash s'invitent sur le pont. Autant de noms de code pour nos quatre soldats, les bras armés de l'équipe. Ils saluent Perl qui planche encore sur son histoire d'immatriculation, j'en profite pour reboutonner mon costume, tout en questionnant Echo à propos des préparatifs avant que je me charge de briefier les troupes.

— Tout le monde a ses faux papiers ? Tout est prêt ?

— Passeports, billets pour l'étranger, cryptomonnaie. Si ça venait à mal tourner, chacun peut partir et se faire oublier.

— Bien. Perl dispose d'une planque ?

— Oui, par contre ne me demande pas où elle se trouve.

— Personne ne sait jamais, et c'est très bien ainsi.

Dernier bouton de ma veste, je reprends.

— Tu as terminé toutes les copies ?

— Tu me sous-estimes ! C'est le premier truc que j'ai fait. J'ai tout répliqué ici, on a une sauvegarde pour continuer à les faire chanter.

Voilà une affaire qui roule. Les gars pénètrent enfin dans la cabine, Hash en tête, pour m'ouvrir ses bras. Alors que je m'apprête à l'accueillir, le pas lourd de Java résonne dans les escaliers et m'interrompt. Essoufflé, il me tend le mobile de notre détenu.

— Python ? Tu as un appel. « V » est OK pour le deal.

On dirait que la chasse débute pour de bon, notre poisson vient de mordre à l'hameçon.

Chapitre 3

Ellyn



Entre les murs blancs du cabinet, le téléphone sur vibreur de Mona s'en donne à cœur joie pendant que je termine de remplir mes ordonnances, histoire de me donner bonne conscience. C'est aussi une excuse pour ne plus accorder la moindre pensée à cette brochure froissée, à ma vie sentimentale en miettes, aux pulsations sur ma bouche. À regret, je boucle les renouvellements des patients que j'ai l'impression de trahir en les abandonnant pour un temps. Ma vie privée ne devrait jamais polluer la sphère médicale, mais c'est ma survie qui est en jeu, je ne me sens pas capable de résister à une nouvelle escalade de violence dans mon couple. Encore une notification perturbant ma concentration, j'imagine que ma pharmacienne préférée cherche son appareil partout. Décrochant le combiné sur mon bureau, je compose le numéro de l'officine pour la prévenir aussitôt.

— Pharmacie Kolonaki, une seconde je vous prie.

Mise aussitôt en attente, je perçois de nombreuses voix différentes et le bruit du tiroir-caisse, je suppose que sa boutique tourne à plein régime, puis elle me reprend.

- Mona à votre service, je vous écoute.
- Miss tête en l'air ?
- Oh Ellyn ! Dis-moi que tu as mon tel ?
- Il est au cabinet.
- Tu me sauves la vie ! Je commençais à sérieusement paniquer.
- Tu veux que je fasse un détour avant de partir pour te l'apporter ?
- Non, tu as autre chose à penser en ce moment. J'arrive dès que le rush est passé !

Un blanc, j'hésite. Parce que telle que je la connais, ce laps de temps peut être compris dans une fourchette allant d'un quart d'heure à une demi-journée. Elle le devine.

- À moins que tu veuilles partir de chez toi le plus tôt possible ?
- Joris ne doit rentrer que ce soir, si toutefois il rentre. Je dois terminer mes valises de toute manière.
- Tu es une Sainte ! Avec une patience d'ange !
- N'exagérons rien. Mais pas dans deux heures, OK ?

Un ton plus bas, comme si on pouvait nous écouter, je souffle mon désir d'être loin de la maison quand mon ex franchira le seuil de la porte.

- Je croyais que tu voulais l'attendre pour rompre ?
- Non, tu as raison... c'est dangereux, ça ne donnera rien de bon.
- Alors promis, je rapplique très vite !

Une fois raccroché, mon soupir nourrit une angoisse diffuse à l'aube de ma fuite. Parce que j'entraperçois dans mon esprit la réaction féroce du principal concerné quand il va découvrir que j'ai quitté le navire. Et quand on parle du loup, Joris se manifeste justement par texto.

« J'ai réservé une table à l'Hermion, 20 h ce soir. J'espère que ça te fait plaisir. Pardon. »

Il a ce pouvoir très particulier, celui de me faire trembler en soufflant le chaud et le froid. Un peu comme mon géniteur d'ailleurs. Mais je ne suis plus une gamine effrayée par les pleurs de sa mère, je ne connais que trop bien cette petite musique, la mélodie d'une lune de miel par palier. Un retour tout doux, avec fleurs et champagne, des excuses et des promesses de changement. Ça ne dure qu'un temps, une journée ou deux, avant que ses remarques ne redeviennent agressives, humiliantes. Vient ensuite la valse des insultes, puis une partition jouée à grands coups de claques et de poings. Le cycle ne s'arrête jamais, et ma bouche peut en témoigner.

Mais c'en est terminé, aujourd'hui, je m'en libère en supprimant le SMS, il est urgent de me défaire de son emprise. C'est plus déterminée que jamais que je remonte la salle d'attente pour atteindre le perron, longer la maison jusqu'au garage. À côté de mon SUV, sous l'établi où trônent un vieux bidon d'essence et une bâche se trouve mon petit coffre-fort. J'en vide le contenu, quelques liasses qui me permettront de vivoter en attendant de trouver une solution plus viable.

Revenant vers le cabinet avec mes économies en main, je grimpe les marches quatre à quatre pour terminer mon sac dans la chambre. Les espèces rejoignent des dessous choisis à la hâte, et je m'arrête une fraction de seconde sur le cadre photo dominant la tête de lit. Un cliché sur lequel je souris à côté de Joris droit comme un i. Cette image d'un couple heureux cristallise la triste illusion de ma vie. Jeune, faussement joyeuse, mais déjà éteinte à l'intérieur, écrasée par un bourreau bien sous tous rapports. J'ai d'ailleurs l'impression stupide qu'il m'observe, si bien que je tire sur la fermeture Éclair pour sortir de cette pièce grise au plus vite, loin de cette photo.

D'un regard circulaire dans le salon, je m'assure de ne rien oublier d'essentiel. Un coussin déchiré, un vase renversé, les stigmates d'un pugilat qui ne va pas me manquer. Je saisis mon bloc de post-it dans

le vide-poche sur la commode et hurle sur le papier jaune mon besoin de vivre libre.

« Trouve-toi quelqu'un d'autre sur qui cogner. C'est terminé. »

Me rendant dans la cuisine, je colle mon mot de rupture sur la porte du frigo, Monsieur est adepte de sa bière quotidienne, il ne pourra pas le manquer. C'est sans doute stupide, mais voir ces quelques lignes au milieu des magnets souffle en moi un vent d'espoir. Ça devient concret, j'en connais un qui ne va pas digérer son menu à l'Hermion.

Entre l'excitation de mettre les voiles et la peur que Joris puisse se lancer à mes trousses ou renverser mes plans, je descends mon gros sac dans la salle d'attente, pressée que Mona récupère son mobile pour franchir le seuil de cette porte et ne pas revenir de sitôt. Mon téléphone se met à vibrer, un nouveau message que je redoute d'ouvrir. J'espère que Joris ne va pas rappliquer avant que je ne sois partie, ça serait sans doute la pire des situations.

« En fait je vais finir trop tard. On oublie le resto, trop de boulot. J'ai dit pardon, tu pourrais me répondre, non ? »

Sérieusement ? Il attend une réponse ? Elle est très simple, une pression du doigt pour supprimer le texto. Consultante l'heure sur l'écran de l'appareil, je souffle un grand coup sur mes mains moites, en maudissant Mona pour son retard et sa définition de « je rapplique très vite ».

Mon cœur manque un battement lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit. Et sur le pas de la porte, ce n'est pas mon amie.

*

Python



À bord du vieux Zeus qui tangué légèrement, il flotte un vent de revanche au-dessus de l'équipe depuis l'appel du mystérieux « V ». Tout est allé très vite, Java est aussitôt parti en éclaireur, on n'a pas le droit à l'erreur, tout le monde en a conscience. Les visages de Hash, Control X et des deux autres rois de la gâchette sont fermés, l'heure du brief a sonné. J'ai la responsabilité de chacune de ces vies, et plus que jamais, je dois m'installer sur le trône, à la place de Shift. Tandis que Perl referme son ordinateur, qu'Echo quitte la cabine pour rejoindre la troupe dehors, je caresse une dernière fois la vitre derrière laquelle Alpha glisse tranquillement. Simple superstition, ce geste est un rituel qui me porte chance jusqu'ici.

Derrière la montagne de serveurs aux LED clignotantes, je soulève une lourde caisse métallique, celle qu'on ne sort que lorsque la Horde s'apprête à frapper. Son bruit sourd s'élève au dehors sur le pont, dans les cris de mouettes, lorsque je la dépose devant les troupes.

— Bien. La bonne nouvelle, c'est que tout se déroule comme prévu.

Notre adversaire tremble, coincé par les preuves en notre possession. Je devine aux sourires de la Horde que le vent vient de tourner. Echo se ronge les ongles, toujours stressé, le nez plongé sur son ordinateur portable truffé d'autocollants. Perl fixe la grosse caisse avec curiosité, mais elle me laisse poursuivre, cramponnée à son fauteuil roulant.

— La mauvaise nouvelle, c'est qu'on n'a pas la main sur le lieu et qu'on a très peu de temps.

Alors que Control X forme ses éternelles bulles avec son chewing-gum, SSL noue ses rangers en tendant l'oreille. Hash glisse les mains dans son bomber, son visage taillé à la serpe se verrouille et il m'interrompt.

— Ça se passe où ?

— Dans un entrepôt sur le port de Kalamata.

— Quand ?

— Là, dans moins d'une heure. Java est déjà sur place, en mode repérage.

— C'est court. Ça pue cette histoire, non ?

— Je ne vois aucune raison pour ne pas y aller. On les tient en laisse et on va les étrangler.

— Des issues là-bas ?

— J'attends le topo. On aura une voiture sur le départ en cas de pépin. Echo, qu'est-ce que ça donne ?

Pianotant à toute vitesse sur son appareil, il délaisse sa manucure rongée pour me résumer la situation.

— C'est un hangar désaffecté. Deux entrées seulement, d'après ce que je vois.

— Et au niveau des points d'accès ?

— Quatre routes pour se faire la belle. On a un embranchement intéressant juste là pour disparaître en pleine pampa.

Retournant son écran vers le reste de l'équipe, il désigne une petite départementale. La carte du terrain semble nous offrir quelques options sûres, des routes sinueuses vers la campagne. Encore un indicateur au beau fixe, une raison de plus pour ne pas lâcher l'objectif.

— OK. Afin que tout soit clair pour tout le monde... On prend le hors-bord, on débarque en force par la mer, on leur laisse une copie de la clé et notre otage. On prend le cash en échange et on se

volatilise. Je veux du propre, du net et le tout sans bavure. Pas d'effusion de sang, c'est compris ?

Le silence me le confirme, toute la Horde semble approuver.

— En cas de problème, tout le monde sait ce qu'il a à faire ?

Une réponse à l'unisson claque sur le port, chacun est conscient qu'il doit s'évanouir dans la nature sous une autre identité, si l'opération venait à capoter. Mes yeux s'attachent alors à la caisse puis sur la peau chocolat de Perl. J'ouvre la grosse cantine et complète mon petit pitch.

— Équipez-vous. Hash, tu remontes notre client de la cale. Perl, tu files te planquer, comme d'habitude.

— L'éternelle exclue... À tes ordres...

— Ne le prends pas comme ça. On reste en contact radio. J'ai besoin d'un soutien technique à distance, tu le sais.

— Je sais, à l'écart. Comme d'habitude.

Control X distribue les gilets en kevlar puis s'empare de munitions dans la caisse. Hash en extirpe un 9mm qu'il glisse dans son froc, puis un autre qui m'est destiné avant d'aller chercher notre otage. SSL opte pour un fusil d'assaut, les gars enfilent leur protection et vissent leur oreillette tandis qu'Echo délaisse son clavier pour me prendre à part.

— Je croyais qu'on se contentait de les faire chanter ?

— Et c'est toujours le cas.

Et, glissant mon arme à la ceinture, j'en suis sincèrement convaincu.

— Ça fait beaucoup de guns pour un deal censé être propre et sans bavure non ?

— Je ne veux prendre aucun risque. C'est la troisième fois qu'on leur fait cracher tout leur pognon, je m'attends à ce qu'ils montrent les dents.

— Je ne le sens pas, Python. Une mauvaise intuition.

J'entrouvre la bouche alors que Control X me tend un gilet en m'indiquant que c'est le dernier restant. Je m'en empare et le donne à mon vieux frère.

— C'est pour éviter le moindre imprévu que je prends autant de précautions. Tiens, enfile ça.

— Et toi ? Tu n'en mets pas ?

Sa voix trahit l'appréhension qui précède les grands coups. On est aux portes du casse du siècle, mais mon Jedi est plus à l'aise derrière un écran que dans une transaction sordide.

— Echo, si je n'avais pas l'absolue certitude de maîtriser la situation, je ne me risquerais pas à vous exposer. Tu me fais confiance ?

Fermant longuement les yeux, je le sens résigné, alors je plaque mon front contre le sien puis écrase ma main sur son épaule.

— Tout va bien se passer. Ce qu'on est en train d'accomplir est énorme, et je te le dois.

Un soupir, il enserme le kevlar un peu plus fort. Je ne force personne, la Horde c'est ma famille, et j'ai besoin de l'adhésion de chaque membre.

— Tu veux rester en retrait avec Perl ?

— Non, ça va aller. Je te suis. Je te suivrai même en enfer.

Il me sourit, cherchant à me rassurer, mais il est le seul à en avoir besoin. Alors qu'il passe sa tête bien lisse dans le gilet pare-balles, il conclut.

— Que la force soit avec toi.

*

Le moteur du hors-bord hurle le long des côtes, à la barre, je nous propulse à pleine puissance afin d'arriver dans les temps. La coque

blanche tape fort à la surface alors que notre point de chute se profile. Dans mon oreillette, je reçois Perl 5 sur 5, à l'abri dans un spot ignoré de tous. Personne ne bronche à bord à l'exception de notre colis bredouillant sous son sac en toile de jute.

Je coupe les gaz pour arriver mollement dans le port de Kalamata, le pouls constant et le cœur froid, surtout quand l'équipe armée jusqu'aux dents foule le ponton en roulant des mécaniques. Control X crache son chewing-gum, le doigt sur la détente. Le cliquetis des flingues répond à nos semelles sur le béton, pas de témoin dans cette zone à l'abandon, juste une Audi au pied d'un entrepôt à la taule rouillée et Java adossé à la carrosserie de l'Allemande.

— C'est pas trop tôt. Tu te fais désirer.

— Tout est OK ?

— Ça me semble réglo. Mais je laisse le moteur tourner, on ne sait jamais.

Echo plaque son ordi et sa clé USB tout contre lui, je ne sais pas si mon clin d'œil le soulage mais je n'ai rien de mieux à lui offrir pour l'instant. Notre client traîne des pieds sur les docks, Hash le tire jusqu'à l'immense portail métallique et nos silhouettes triomphantes pénètrent dans l'arène plongée dans l'obscurité. Dans ce vaste hangar de stockage traversé par des ombres franches, nos soufflent ricochent jusqu'à une camionnette noire et nos interlocuteurs qui patientent.

Tandis que je tiens à rester dans le noir, à bonne distance du camp adverse composé d'une brochette de gros durs, l'équipe m'encercle et on s'immobilise au son d'une voix féminine.

— Se donner rendez-vous devient une mauvaise habitude...

Un silence de mort nous écrase, on ne perçoit que le claquement des dents de notre otage puis le bruit de talons aiguilles sortant des ténèbres pour s'approcher des rares flèches argentées perçant le centre de l'espace.

— À croire que vous prenez goût à jouer avec nous.

Dans la lueur du jour, des cheveux bleus, un rouge à lèvres sombre et un air de défi sur cette femme tenue en joue par Control X.

— Vous avez sorti le grand jeu à ce que je vois. Tout doux, baissez vos armes. Inutile de tuer le messager.

Tapis dans l'obscurité, je ne peux m'empêcher de jeter un œil sur la sortie qui se trouve derrière leur fourgonnette pendant que Schtroumpfette dans son blouson en Skaï reprend son monologue en tentant de me scruter.

— Aurais-je au moins le plaisir d'admirer le visage de celui qui irrite passablement mon patron ?

D'une voix plus grave et plus dure qu'elle ne l'a jamais été, je riposte, toujours dans la pénombre.

— Je constate que « V » ne daigne pas venir en personne, je ne vois pas pourquoi je te ferai ce plaisir.

— Peut-être parce qu'on avoisine le million d'euros en trois transactions ?

— Il faudra te contenter de m'imaginer. Où est le cash ?

— Joli timbre, un peu rauque, belle élocution, c'est déjà ça.

Quant à l'argent, elle claque des doigts, et un de ses gorilles ouvre la porte latérale du fourgon pour en sortir un sac noir qu'il lui remet sans un mot. Droite dans ses bottes, replaçant sa mèche bleue, elle dépose le magot à terre, tandis que Hash traîne notre hôte pour le lui livrer. L'otage couine et tremble, implorant sa liberté, mais elle l'ignore parfaitement.

SSL balaye de la mire de son fusil les fenêtres fendues et la camionnette, Control X effectue un pas vers le sac mais la miss aux cheveux bleus l'en dissuade aussitôt.

— On ne bouge pas, tant que je n'ai pas la vidéo.

Dans la pénombre, les yeux brillants d'Echo se frayent un chemin jusqu'à moi. Il déglutit, conscient que c'est à lui de jouer. Se raclant la gorge, il progresse entre les deux camps et lui présente l'ordinateur sur lequel il branche la clé USB en bois avant d'exposer son contenu sans un mot. Elle s'en empare alors qu'on entend seulement les râles glauques d'une partie fine qui s'élève dans le hangar.

Mon interlocutrice interrompt la lecture et opine de la tête. Sortant de la poche de son pantalon un téléphone, elle prend en photo l'écran du PC et attend visiblement une réponse. Elle échange un regard avec le colosse latino qui apporté le blé. Celui-ci dégaine son flingue et presse froidement la détente sur la tête de notre otage. Le coup tétanise l'assemblée, l'homme à la toile de jute est abattu comme un chien, il s'écroule lourdement alors que la tension monte d'un cran. Echo se retourne vers moi, et je vois bien à sa tête que ma promesse d'un deal sans une goutte de sang n'est qu'un lointain souvenir. De ma gorge soudainement sèche, j'objecte sans quitter ma place.

— Je croyais que vous teniez à le récupérer.

— Ce n'était qu'un sombre idiot. Un témoin gênant qui nous coûte un paquet d'argent.

— À ce propos, Java... Compte le blé, s'il te plaît.

Echo est tétanisé, multipliant les coups d'œil dans ma direction. La porte-parole de « V » laisse échapper un regard vers les fenêtres ainsi que le portail par lequel on est entré pendant que Java ouvre le sac afin de s'assurer que le pactole est au complet. À la manière dont il se raidit, je comprends qu'un truc ne tourne pas rond. Il sort son arme et braque soudainement la bonne femme.

— On est loin du compte, Python. C'est quoi ce merdier ?

Levant les mains en l'air face à la fureur de Java, elle se dédouane sans ciller.

— Il y a la totalité. C'est simplement que le reste n'est pas en cash, mais en pierres précieuses.

Sans la quitter des yeux, Java se penche à nouveau sur le butin pour vérifier, cette histoire commence à me faire perdre patience.

— C'est fâcheux. Je veux des billets pas des cailloux. Echo, reprends la clé.

— Non, si la tête d'œuf bouge ne serait-ce que le petit doigt, je vous garantis un bain de sang !

En dépit de ses gardes braquant notre équipe, Java ne se démonte pas et colle son flingue contre le minois de la négociatrice. Quant à Echo, il est livide, le regard paniqué. La bonne femme devient pâle à son tour et me fixe sans parvenir à me distinguer.

— Ne faites pas de bêtise. Vous savez l'effort qu'il faut fournir pour réunir autant d'argent dans un pays où on ne peut retirer que 60€ par jour ?

— J'imagine que ça demande autant d'énergie que pour faire prospérer votre réseau dans les orphelinats.

— Je n'ai pas mieux à proposer. La moitié en cash, le reste en pierres. Je prends la clé et tout le monde s'en sort sans bobo. À prendre ou à laisser, me descendre n'y changera rien.

Ce n'est pas ce qu'on avait prévu et ce genre de perte de contrôle accélère mon pouls. Ce qui devait être simple ne l'est plus. Et la situation bascule lorsque des ombres passent furtivement derrière leur fourgon. Au creux de mon oreille, la voix affolée de Perl me prévient, « il y a du mouvement, vous n'êtes pas seuls » dommage, c'est un peu tard. Des lueurs rouges et bleues s'invitent à la fête, le halo de gyrophares annonçant une descente de flics. *La poisse, ils nous ont balancés !*

Les certitudes rabâchées à mon ami d'enfance volent en éclats, un peu comme le verre usé des vitres qui explosent dans un fracas musclé. La suite va très vite, hurlements, sommations des forces de l'ordre, et début du cauchemar. La fille en bleu s'empare du sac

contenant le fric, déluge de balles entre ses gorilles et les autorités. Hash bondit sur l'ordinateur et arrache la clé USB avant de vider son chargeur sur le blouson en Skaï. Celle qui bosse pour « V » s'effondre, inerte sur son tas d'oseille. Java arrose copieusement les poulets qui parviennent à toucher Hash tandis qu'il prend la tangente par une fenêtre brisée. Au milieu du chaos, Echo est harponné par le latino qui colle son canon sur sa tempe et l'entraîne vers le camion pendant que ça canarde de tous les côtés.

Tout devient flou et sourd malgré le vacarme barbare et les flashes fendant la pénombre. Je sors mon flingue, me précipite vers mon pote pour le sauver alors que Control X me couvre avant de tomber sous les cartouches meurtrières. Cloud touche un flic et en paye le prix, criblé d'impacts par la police qui riposte, on bascule dans l'horreur. SSL est abattu d'un tir dans le dos, Echo crie et tente de se défendre, la portière du camion claque. Le type qui l'a jeté dans le fourgon se rue au volant et démarre en trombe, je suis à deux doigts de pouvoir m'accrocher à la poignée. Deux doigts, ce n'est pas assez, les pneus crissent, emportant mon vieux frère hors du coup de filet. Des uniformes à terre, du sang que je refusais de voir couler, je viens de perdre la thune, la clé, mon frère. Et une atroce douleur me déchire de part en part au centre de l'arène. Je m'écroule, blessé à mon tour.